

La fatigue silencieuse de la diaspora

La diaspora haïtienne est souvent décrite à travers le prisme de l'affect : un lien indéfectible, un attachement viscéral, un devoir moral envers ceux qui sont restés. Mais cette lecture, bien que juste, demeure tragiquement incomplète. Au fil des décennies, la diaspora a cessé d'être un simple soutien ponctuel pour devenir, dans les faits, une véritable structure économique parallèle.

Dans d'innombrables foyers, les transferts de fonds ne sont plus un complément de revenu ; ils sont la structure même de la survie. Ils financent l'assiette de nourriture, la scolarité des enfants, les soins d'urgence, le toit. En somme, la diaspora pallie l'absence de l'État. Elle s'est installée, presque silencieusement, comme une institution informelle : une économie portée à bout de bras par des hommes et des femmes vivant à des milliers de kilomètres, agissant comme les **ministres de la Protection sociale** de leurs familles respectives.

La taxe d'existence

Pourtant, ce modèle de « résilience » tant célébré atteint aujourd'hui ses limites structurelles. Aux États-Unis, au Canada ou en France, les conditions de vie se durcissent. Entre l'inflation persistante, la précarité des statuts migratoires et les pressions économiques locales, la stabilité de ceux qui envoient devient elle-même une fiction.

Et pourtant, la demande ne diminue pas. Elle explose.

Ce déséquilibre crée une tension sourde. Aider n'est plus un choix libre, c'est une **responsabilité permanente**, une forme de fiscalité occulte. Pour l'exilé, chaque transfert vers Port-au-Prince, Cap-Haïtien, les Cayes ou d'autres régions d'Haïti est parfois une brique en moins dans la maison qu'il tente de bâtir ici. On finance la survie de l'origine au prix de son propre ancrage. C'est le paradoxe de l'exil : réussir pour les autres, quitte à s'oublier soi-même.

Une institution sans statut

La fatigue qui en résulte ne se manifeste pas par un refus, mais par des sacrifices invisibles et des renoncements personnels. Dans les discours publics, on glorifie la « générosité » de la diaspora. Cette célébration est commode : elle sert souvent de paravent à l'inaction des dirigeants. En encensant la solidarité familiale, on évite de questionner l'échec des institutions nationales.



La fatigue silencieuse ...

Le danger est désormais géopolitique. Les récentes menaces de restrictions sur les transferts de fonds, évoquées dans certains cercles politiques étrangers, rappellent brutalement notre vulnérabilité. Tous ceux qui soutiennent aujourd'hui des millions de familles haïtiennes peuvent, du jour au lendemain, être sanctionnés par une décision prise dans un bureau à Washington ou ailleurs.

La diaspora est ainsi devenue cette **institution sans statut** : essentielle mais invisible, puissante mais précaire.

La question de la soutenabilité

Reconnaître cette réalité ne revient pas à diminuer la valeur du geste solidaire. Au contraire, c'est lui redonner sa dimension politique. Ce que la diaspora accomplit dépasse largement le cadre de l'aide familiale ; elle maintient à flot les derniers vestiges d'un tissu social qui menace de rompre.

Mais toute institution, pour durer, a besoin d'équilibre. La question qui se pose aujourd'hui n'est plus seulement celle de la solidarité, mais celle de la **soutenabilité**. Peut-on indéfiniment faire reposer l'équilibre d'une nation entière sur les épaules d'une population extérieure, elle-même, soumise à ses propres fragilités ?

Derrière chaque transfert envoyé, il y a une vie qui s'ajuste, qui se restreint, qui s'épuise. Et derrière cette fatigue silencieuse, il y a une évidence qu'il devient urgent de nommer : on ne peut pas porter un pays tout entier sur son dos sans que ce poids finisse, un jour, par nous briser.



Andran Amirthanayagam

Pour La Voix du Port
Indran Amirthanayagam
Animateur de la Chaîne de la poésie
en Youtube <https://youtube.com/user/indranam>

Quoi de neuf? ...

Une nouvelle amie.
Pour parler en français,
une consultation
médicale reportée,
le ventre
qui ne veut pas
réduire seul
ou avec l'appui,

l'amour toujours
à distance,
Haïti
toujours
dans mon cœur
et dans la mémoire,
les élections encore,
l'espérance et le cynisme.

Quoi de neuf?
Un nouvel administrateur
de l'ONU. Un truc
pour bloquer
le financement des gangs,
et bien sûr la mort en attente
et la vie à côté,
le nouveau, le bébé.

Indran Amirthanayagam, dr) le 28 Mars, 2026

DIASPORA France : l'Haïtienne Abigail Alexandre remporte Eloquentia International

À 21 ans, elle devient la première Haïtienne à décrocher ce prestigieux concours d'éloquence.

La jeune Haïtienne Abigail Alexandre a remporté, ce mercredi 25 mars 2026 en France, la grande finale du concours international d'éloquence Eloquentia International.

À seulement 21 ans, elle devient la première Haïtienne à décrocher ce titre prestigieux, confirmant son talent exceptionnel en prise de parole.

Arrivée en France quelques jours avant la finale, elle a su s'imposer face à une concurrence relevée, après avoir été sélectionnée parmi plus de 2 400 candidats issus de l'espace francophone. Elle figurait parmi les quatre finalistes, aux côtés de Dienaba Dabo, Anna Herreros et Anna Hemmat.

La finale s'est tenue à La Seine Musicale, un lieu emblématique de la scène culturelle française, où les



Abigail Alexandre

candidats ont rivalisé d'éloquence et de maîtrise oratoire devant un public attentif et un jury exigeant.

Le parcours d'Abigail Alexandre est d'autant plus remarquable que son enfance a été marquée par des épreuves, notamment le séisme qui a frappé Haïti. Elle a su transformer ces expériences en force, développant une voix engagée et singulière.

En portant les couleurs d'Haïti sur la scène internationale, elle incarne une nouvelle génération déterminée à faire entendre ses idées et à valoriser son héritage.

Sa victoire constitue à la fois une réussite personnelle et une source de fierté nationale, tout en inspirant de nombreux jeunes Haïtiens.

Avec ce sacre, Abigail Alexandre ouvre la voie à d'autres talents haïtiens et rappelle que la parole peut être un puissant levier de transformation et de rayonnement culturel.

Clôture d'une période de festival très riche

Du 28 février au 26 mars 2026, la Compagnie Théâtre Creole (CTC) a fait vibrer Montréal au rythme de la 8e édition du Festival Théâtre Communauté des Noirs (FETHÉCOMNOIRS), sous le thème mobilisateur « **Implique-toi dans ta communauté** ». Véritable rendez-vous artistique et citoyen, le festival a rassemblé un public diversifié, autour d'une programmation riche, engagée, et résolument tournée vers le dialogue interculturel et intergénérationnel.

Lancement du festival

Le lancement du festival a eu lieu le 28 février, sous le ton d'une belle soirée réunissant Jean-Jean Roosevelt, Stevenson Michel et un public à l'image de la vision de la compagnie : multiculturel et intergénérationnel. Dès le lendemain, **1er mars, une soirée hommage au poète et romancier René Depreste** a rassemblé plusieurs figures marquantes de la communauté haïtienne montréalaise, dont Frantz Voltaire, Robert Berrouet, Maguy Metellus, Samy Herto Janvier et Bonel Auguste, témoignant de l'importance

du dialogue entre mémoire, culture et création contemporaine.

Dans cette dynamique de transmission, un **atelier d'initiation et d'improvisation théâtrale s'est tenu du 2 au 5 mars**, dans la salle Riche Kencsoff, offrant aux participants un espace d'expression et de développement artistique. Tout au long du mois, la programmation du festival s'est déployée dans plusieurs lieux de l'île de Montréal, mettant en valeur une diversité de spectacles et de talents. Des artistes de la CTC, tels que Zuma A. Lavertu, André Miraklin, Marc Emmanuel Dorcin et Pierre Hector Nazon ont côtoyé des voix émergentes, dont le metteur en scène Miracson Saint-Val, de la compagnie Bazou. Le festival a également été marqué par un moment musical fort : un concert hommage à Ansy Derosé, porté par l'orchestration du maestro Ephraïm Guerrilus, dit T-FA.

FETHÉCOMNOIRS a été **clôturé en beauté le 26 mars** avec le spectacle Les Dix Hommes Noirs, une œuvre capitale du poète haïtien Etzer Vilaire, interprétée et mise en

scène par l'humoriste international Rodlin Christolin.

Au-delà d'une programmation artistique, le festival s'inscrit dans une démarche sociale et inclusive. Sa clôture est d'ailleurs marquée par celle du projet « Intégrer par le théâtre », une initiative soutenue par la Ville de Montréal, le ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration (MIFI), et plusieurs partenaires. Pendant un an, ce programme a favorisé les échanges interculturels et intergénérationnels, renforçant le rôle du théâtre comme outil de rapprochement et de cohésion sociale.

Un nouveau local et une nouvelle salle de spectacle

Par ailleurs, la Compagnie Théâtre Creole (CTC) a franchi une étape majeure de son développement, avec l'ouverture de son tout nouveau local, situé dans l'arrondissement de Saint-Leonard, au 5322, rue Jean-Talon Est, à Montréal. Au cœur de ce lieu, une salle de spectacle baptisée **Riche Kencsoff** rend